

PEDRO PARDO JIMÉNEZ

D'UN CARNET L'AUTRE : PERSONNE ET
PERSONNAGE CHEZ MARCEL ARLAND

L'œuvre de Marcel Arland se place souvent dans cet espace d'indécision qui sépare l'autobiographique de l'allobiographique, l'intime de l'extime, le réel de l'imaginaire. En fait, lorsqu'il aborde la question des rapports entre la réalité et la fiction littéraire, c'est invariablement pour insister sur leur perméabilité réciproque :

Aussi bien, même lorsque nous croyons nous exprimer directement, que livrons-nous au juste, qui livrons-nous ? Toute confession est confession d'un personnage ; elle le crée dans la mesure où elle suscite le sens d'un dialogue, celui d'un drame et celui d'un Spectateur. Inversement, il n'est point de fiction, point de confession supposée, qui soit gratuite et ne témoigne de nous-mêmes¹.

Cette attitude n'a rien d'étonnant chez un auteur qui avoue ne dévoiler son être le plus intime que dans ses écrits de fiction, et qui, à l'inverse, n'hésite pas à inclure certaines de ses œuvres de fiction dans l'ensemble de ses écrits intimes².

Il est ainsi des *Carnets de Gilbert*. Dans cette œuvre, publiée en deux temps, Arland redonne la parole au héros de *L'Ordre*, le roman qui, deux ans avant, lui avait valu le prix Goncourt. Ce faisant, il institue un régime de cohabitation entre personne et personnage oscillant sans cesse entre l'identification et la distance, et dont on essaiera de retracer ici les principaux points d'inflexion.

¹ M. Arland : *La nuit et les sources*, précédé de *Je vous écris...*, Paris : Gallimard, 1968 : 170–171.

² Cf. à ce propos B. Curatolo : « Les *Écrits intimes* : entre confiance et confession », in : B. Alluin & Y. Baudelle (éds.) : *Marcel Arland ou la grâce d'écrire*, Dijon : Éditions Universitaires de Dijon, 2004 : 121–130.

D'Arland à Gilbert

L'Ordre constituait la mise en roman d'un état d'esprit en même temps individuel et collectif, associé à un moment historique précis : le début des années vingt. Après cette expérience de la dévastation qu'est la Première Guerre mondiale, les sentiments qui s'imposent sont l'incertitude et le pessimisme. Seul devant sa propre irrationalité, délaissé par un Dieu qui s'obstine à rester caché, l'homme est obligé à tout remettre en question, afin de chercher un sens nouveau à son existence :

Au lendemain de la guerre, les esprits ne sont pas troublés seulement par les bouleversements qui affectent la société. Le malaise des années 20 concerne la vie profonde de l'individu, sinon plus, que la vie sociale. La nature de l'homme, sa place dans l'univers, le sens de son action et de sa vie sont l'objet d'interrogations passionnées et insatisfaites. Dans ce monde en crise, l'homme se sent lui-même en crise³.

Arland était très conscient de cette réalité, en fait il en avait déjà donné une vision personnelle cinq ans avant, c'est-à-dire en 1924. Dans son célèbre article « Sur un nouveau mal du siècle⁴ », écrit – à la demande de Jacques Rivière – dans le but d'offrir un état présent des tendances de la jeune littérature du moment, on pouvait lire :

Toutes questions se ramènent à un problème unique, celui de Dieu. [...] Et quelle que soit notre répugnance pour ce trop emphatique « mal du siècle », nous l'admettrons pourtant, si nous en croyons notre angoisse. Dieu, l'éternel tourment des hommes, soit qu'ils s'attachent à le créer ou à le détruire [...]. Mais un esprit où cette destruction de Dieu est accomplie, où le problème divin n'est plus débattu, par quoi comblera-t-il le vide laissé en lui [...] ? [...] Jusqu'à ce que nous ayons pris l'habitude de ce nouvel état, toutes choses nous apparaîtront dérisoires, et nous-mêmes d'abord. Esprits désaxés, bâtissant par convenance ou par raisons pratiques des garde-fous auxquels nous n'accordons

³ É. Tonnet-Lacroix : *Après-guerre et sensibilités littéraires (1919-1924)*, Paris : Publications de la Sorbonne, 1991 : 141. Cf. aussi P. Ihring : « *L'Ordre* et autres romans contemporains : une génération dans l'histoire », in : B. Alluin & Y. Baudelle (éds.) : *Marcel Arland ou la grâce...*, *op.cit.* : 77-85.

⁴ M. Arland : « Sur un nouveau mal du siècle » : *Nouvelle Revue Française* 125 : 149-158. Nous citerons cet article par sa réédition dans P. Hebey : *L'esprit NRF*, Paris : Gallimard, 1990 : 459-466.

nulle confiance, nous sommes condamnés à des perpétuelles *occupations* ; occupations, et rien d'autre ; [...] il y a les voyages, le mariage, les passions ; [...] il y a certaines tentatives dangereuses, certaines anomalies, certains crimes ; il y a aussi la littérature⁵.

Dans ce portrait à fortes résonnances pascaliennes – nous y reviendrons – on reconnaîtra sans difficulté Gilbert Villars, le protagoniste de *L'Ordre*. Torturé par une sensation de vide et de dégoût permanents, partagé entre son amour de la pureté et ses aspirations de réussite sociale, Gilbert s'oppose à toutes les formes de l'ordre établi : sa famille, de coupe traditionnelle ; ses semblables, qu'il méprise ; enfin la vie en couple, qui pour lui représente la capitulation définitive devant la mesquinerie de la condition humaine. De sa proximité avec l'auteur témoignent non seulement ces traits psychologiques, mais aussi certaines données biographiques sans équivoque : ayant commencé une carrière de journaliste à Paris, Gilbert se fait connaître dans les milieux littéraires grâce à la publication d'un article intitulé « Tableau de la jeunesse contemporaine⁶ ». Certes la destinée de Gilbert sera très différente de celle de son créateur : après une longue maladie qui l'éloigne de son métier, mais qui favorise sa liaison avec Renée, la femme de son frère, Gilbert partira pour l'Extrême-Orient et ne reviendra à sa ville natale que pour mourir. Cela n'empêche pas pourtant Arland de verser l'essentiel de son être dans un personnage qui lui procure un dédoublement salutaire, voire indispensable, et qui, du reste, l'accompagnera le reste de sa vie.

La première version des *Carnets de Gilbert*, c'est-à-dire celle de 1931, se présentait comme la prolongation d'un roman encore frais dans la mémoire des lecteurs. Ceux-ci pouvaient y reconnaître sans difficulté les personnages de *L'Ordre* : Gilbert, bien évidemment, mais aussi Petitbeaudeau ou Renée, même si leur apparition n'est qu'épisodique. On peut dire la même chose des lieux dont on fait mention – Vendevre, la pension Lauquine – et même de certaines situations très concrètes, comme par exemple la visite de Gilbert au couvent de Saint-Marc de Florence : « Comme je l'envie, ce garçon sans amour que je fus, la gorge sèche, les main vides, le long des quais, dans les banlieues, au couvent Saint-Marc où toute une après-midi je pleurai de détresse et du ravissement de ma détresse⁷ ».

⁵ *Ibid.* : 465. C'est Arland qui souligne.

⁶ Cf. M. Arland : *L'Ordre*, Paris : Gallimard, 1985 : 174.

⁷ M. Arland : « Carnets de Gilbert », *Nouvelle Revue Française* 208, 1931 : 15–16. Dans *L'Ordre* cet incident était raconté ainsi : « A Florence, à Sienne, à Assise, Villars connut un enthousiasme qu'il n'avait pas éprouvé depuis certaines lectures de collège. Quand il pénétra dans le couvent Saint-

Le lecteur savait enfin que, dans *L'Ordre*, Gilbert notait ses pensées dans des journaux ou carnets, ces mêmes carnets peut-être que la dynamique toujours agitée du narratif aurait exclus du roman, mais qui auraient trouvé sa place dans une publication ultérieure. D'ailleurs, l'accès direct et prolongé à l'univers intime du personnage permet de mieux comprendre que sa hargne et son angoisse s'expliquent non seulement par sa personnalité, mais aussi par la vision du monde de quelqu'un qui partage le malaise de sa génération tout en le vivant beaucoup plus tragiquement. Tout part à nouveau du sentiment de déréliction, de la perte de la foi, qui plonge Gilbert dans un état d'abandon métaphysique irrésoluble. Privé de la seule justification susceptible de dissiper l'absurde de l'existence, il se voit condamné à consommer sa vie dans l'attente, pascalienne à nouveau⁸, d'un miracle impossible : « Toutes mes actions, toutes mes pensées, si je m'y suis livré sans éclater de rire ou crier de honte, c'est que j'espérais, j'attendais, j'étais sûr que, plus tard... Et maintenant encore j'attends cet événement, ce miracle qui justifiera ma vie⁹ », écrit-il. Et plus tard : « C'est ainsi que les Vierges Sages attendaient l'Époux. Mais l'Époux n'est pas venu¹⁰ ». Certes dans le roman on évoquait ponctuellement ce sentiment¹¹, mais sans jamais en établir la véritable portée, à savoir qu'il détermine de façon décisive le comportement du personnage et l'empêche de se conformer à la norme commune :

Je les ai vus un à un se particulariser, s'affirmer, prendre figure, – autrement dit : se rendant compte des deux ou trois traits à quoi le troupeau les distinguait, exagérer ces traits, s'y maintenir, s'y réduire. Pas de plus belle comédie, un

Marc, devant les fresques de Fra Angelico, ses yeux s'emplirent de larmes ; Philippe sortit en silence afin que son ami n'éprouvât aucune gêne » (M. Arland : *L'Ordre*, *op.cit.* : 191).

⁸ Plus tard, Arland écrira : « Singulier commerce que celui que j'eus avec Pascal. Je l'ai lu tard, mais je savais qu'il était là. Je ne l'ai pas lu, je l'ai relu. Cette âpreté, ces cris, cette accusation rageuse, ces gestes interrompus : il n'était rien que je ne reconnusse. Je ne l'aime pas plus que je ne m'aime. Je n'ai pas confiance en lui. Il n'apporte que sa vie, et il n'y a pas de miracle dans sa vie [...]. Cet homme lucide jusqu'à l'aveuglement, [...] ce grand ange de la seule poésie qui compte, mais d'une poésie inhumaine et intolérable » (M. Arland : *Carnets de Gilbert*, suivis de *Carnets d'un personnage, Qui parle ? et J'écoute*, Paris : Gallimard, 1966 : 44).

⁹ M. Arland : « Carnets de Gilbert », *Nouvelle Revue...*, *op.cit.* : 12.

¹⁰ *Ibid.* : 17.

¹¹ Dans son carnet intime, Gilbert note : « État merveilleux d'un homme qui a la foi. Quel souci lui reste-t-il, sinon d'être de plus en plus près de Dieu ? C'est en pensant à cet état que je comprends le bonheur. Le bonheur est d'être une flamme qui sait où elle tend, et qu'elle a raison d'y tendre » (M. Arland : *L'Ordre*, *op.cit.* : 292–293). Puis le narrateur ajoute : « Cette foi, il n'entendait la chercher ni par des prières, ni par des gémissements. Il ne voulait rien de moins qu'un miracle » (*idem.*).

mélange de cabotinage, de roublardise et de veulerie. L'un devenait le généreux porte-parole de la génération sacrifiée ; un autre, l'homme tourmenté entre Dieu et la chair. Et moi, ne vois-je pas comment, ayant découvert ce qui frappait d'abord en moi, [...] j'ai accepté cette figure, je l'ai forcée jusqu'à l'insolence et à un douteux romantisme, j'en ai même tiré vanité : par fortune, je suis piètre acteur¹².

Dans cette dénonciation de la tragi-comédie humaine, très proche de celle qu'Arland avait faite dans l'article cité de 1924¹³, il y a du Pascal, on l'a vu, mais aussi du Sartre et de sa mauvaise foi¹⁴ – l'image du très célèbre garçon de café n'est pas loin –, à cette différence près que Gilbert, ne trouvant pas d'issue, reste englouti dans un pessimisme que rien ne peut apaiser :

S'éveiller et trouver couché à son côté, non pas une jeune victoire, mais trente années d'asservissement aux livres, aux femmes, à l'opinion, aux voix médiocres. Marcher, s'agiter, parler, rire, se confier, s'attendrir, je ne connais que trop cette parade : de quelle défaite cherches-tu à te cacher l'approche ? Dégoût de penser et de ne pas penser. Dégoût de prendre un air dégagé si on me regarde, de faire de l'esprit, de faire de la révolte. Dégoût de me plaindre ou d'appeler au secours. Surtout dégoût d'être prêt à recommencer¹⁵...

Pas même l'amour, vécu par le personnage comme une aventure trompeuse, un feu d'artifice éblouissant, mais qui s'éteint trop vite : « Je n'ai jamais aimé une femme qu'autant qu'elle me paraissait un miracle, je veux dire nouvelle et inexplicable. Mais voici que je sais quelle parole de moi ou quel silence la font rire ou pleurer ; quelle enfance, quels livres, quelles lois de son corps déterminent en elle cette légèreté ou cette tendresse, et jusqu'à ce pli soudain de la lèvre. – Qu'ai-je

¹² M. Arland : « Carnets de Gilbert », *Nouvelle Revue...*, *op.cit.* : 12.

¹³ « Certains, malgré eux-mêmes, malgré le siècle et leur peu d'espoir, sentant en eux, non plus l'idole, mais toujours l'autel, ont tenté de les retrouver en continuant, en exagérant les mêmes gestes d'adoration – dans l'attente d'un miracle » (M. Arland : « Sur un nouveau mal du siècle », in : P. Hebey : *Lesprit...*, *op.cit.* : 465-466).

¹⁴ Ce n'est pas étonnant, car les deux philosophes ont plusieurs aspects communs. En fait, nous savons que, dans les études sur Pascal, l'auteur des *Pensées* est invariablement présenté comme un précurseur de l'existentialisme. A ce propos, cf. par exemple B. Denis : *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, Paris : Seuil, 2000.

¹⁵ M. Arland : « Carnets de Gilbert », *Nouvelle Revue...*, *op.cit.* : 12.

à faire de cette mécanique¹⁶ ? ». A partir de là, l'expérience du couple devient cet emprisonnement à vie dont Gilbert se plaignait systématiquement dans *L'Ordre*, et dont il décrit maintenant la face la plus encombrante : « Cette bouche qui quête la mienne, ces yeux humides qui mentent mon regard, ce corps tiède qui appelle le mien, hier, aujourd'hui et demain et toujours, cette douceur, cette tendresse, cette bonne volonté, cet écœurant paradis¹⁷... ». Sur ce point comme ailleurs, l'adoption d'un regard supplémentaire, intérieur cette fois, élargit considérablement notre connaissance de la psychologie de Gilbert et, partant, de celle d'un Arland qui, à ce moment de sa vie, lui ressemble entièrement.

De Gilbert à Arland

Loin d'être une œuvre isolée, les *Carnets de Gilbert* inauguraient une très longue série de textes à caractère intimiste que Marcel Arland écrit au cours des décennies suivantes, et qu'il ne réunira dans un volume unique qu'en 1966. En cette occasion il note :

Le héros meurt, le roman s'achève. Mais il arrive que le héros n'accepte pas cette fin, et que l'auteur n'en soit pas délivré. Gilbert est le héros de *L'Ordre*, où je l'ai enseveli avec affection en 1929 ; mais il avait trop longtemps vécu en moi pour que sa présence pût de sitôt s'effacer. Deux ans après sa mort, j'ai donc publié ses *Carnets*. Je les ai repris et augmentés en 1944. J'ai donné d'autres « carnets » en 1960, dans *Je vous écris*, en les attribuant à un « Personnage ». D'autres encore, en 1965, sous le titre : *Qui parle ?* Et l'on en trouvera ici de nouveaux : *J'écoute*¹⁸.

Selon l'auteur lui-même, cette suite chronologique comporte un mouvement d'émancipation progressive par rapport à son alter ego dans la fiction : « Dans les premiers, si proche que je fusse de Gilbert, j'ai tenu compte de ses particularités et de son destin. Dans les *Carnets d'un Personnage*, il n'est plus guère qu'un prête-

¹⁶ *Ibid.* : 16.

¹⁷ *Ibid.* : 15.

¹⁸ M. Arland : *Carnets de Gilbert*, suivis de...*op.cit.* : 7. La publication de ce volume ne clôt pas la série. En 1981, dans le recueil *Mais enfin qui êtes-vous ?* (Paris : Gallimard) Arland nous offre des nouveaux « Carnets de Gilbert » (I et II). Il est également question de Gilbert dans deux petits textes de *Lumière du soir* (Paris : Gallimard, 1983), le dernier livre de l'auteur. On a l'impression que, dans ses dernières années, et face à sa mort imminente, Arland a voulu avoir à ses côtés cet ami de jeunesse délaissé, qui pourtant l'a toujours accompagné.

nom. Le prête-nom a disparu dans *Qui parle ?* et dans *J'écoute*, où je suis seul à parler, à écouter, à vivre encore – et me voici loin d'un roman. Loin de Gilbert ? Je ne sais. Il est mort jeune¹⁹ ». En effet, plus les années passent, plus Arland se sent la force de dévoiler son moi sans personnage interposé. Cela dit, le passage qu'on vient de citer semble suggérer que ce relais dans l'appropriation du discours personnel ne se produit vraiment que dans *Carnets d'un Personnage*, alors que la figure de Gilbert s'est déjà complètement éclipsée. A notre avis, et ainsi qu'on va essayer de le montrer par la suite, elle a lieu avant, plus précisément dans les *Carnets de Gilbert* de 1944.

Publiée quinze ans après le roman, alors que les échos du Goncourt s'étaient depuis longtemps éteints, cette réédition comporte plusieurs ajouts par rapport à celle de 1931, dont elle triple le nombre de séquences. Augmentation plus que significative donc, et qui fait apparaître un premier soupçon : si l'on veut garder le statut du texte en tant qu'œuvre de fiction, il faut supposer que Gilbert, avant de mourir, avait laissé – au moins – deux états de ses écrits, hypothèse que ni le roman ni les *Carnets* n'autorisent. Les pouvoirs de la suspension de l'incrédulité étant infinis, le lecteur peut bien ignorer cette circonstance ; pourtant, une fois lu le livre, il échappera difficilement à l'impression qu'il a affaire à un Gilbert différent, un autre Gilbert plus proche de l'Arland de 1944 que ne l'était, et que ne pouvait l'être, le jeune personnage de *L'Ordre*. Dans les *Carnets de Gilbert* de 1944 les thèmes et les idées restent plus ou moins les mêmes, mais le regard est plus sombre, et le ton plus amer. Ce changement apparaît, par exemple, dans les ajouts où il est question de Dieu, dans lesquels on passe de la plainte au ressentiment : « Dieu, c'est celui qui peut tout donner, tant qu'il ne le donne pas. C'est pour rassurer les petits enfants et les femmes enceintes qu'on la vêtue de charité. Quels autres sentiments profonds que l'effroi et peut-être la haine pourrait-on avoir à l'égard de ce monstre qu'est Dieu²⁰ ? ».

Mais aussi dans le traitement de l'amour, considéré toujours comme une distraction inefficace parce que routinière, mais dont on parle maintenant avec une âpreté proche de l'aversion : « Aimer quelqu'un pour toutes les figures de lui qui vous résistaient d'abord, – que l'on investit, que l'on apprivoise, que l'on efface. Et ce n'est plus dès lors, pendant vingt ou cinquante ans, qu'un monologue, un jeu de miroir, de l'onanisme²¹ ».

¹⁹ M. Arland : *Carnets de Gilbert*, suivis de... *op.cit.* : 8.

²⁰ *Ibid.* : 21. Par contre, dans *L'Ordre* (M. Arland : *op.cit.* : 260), Gilbert disait : « ce Dieu, auquel je ne crois plus, mais que j'aime encore ».

²¹ M. Arland : *Carnets de Gilbert*, suivis de... *op.cit.* : 30.

Cette impossibilité de rencontrer l'autre s'est emparé complètement du personnage, elle s'étend maintenant à tous ses semblables, même les plus proches, aggravant considérablement le sentiment de solitude qui l'avait toujours habité :

J'ai beau faire : j'oublie à tout instant la règle du jeu [...]. J'oublie qu'il est un ensemble d'accords, de sous-entendus et de politesses, sans lesquels la vie sociale est impossible [...]. J'ai cent fois pris la résolution d'employer le ton, les formules et les mines de rigueur. Mais à peine en compagnie tout me heurte, tout me semble mensonge, je me sens perdu [...]. Les deux ou trois amis que je retrouve parfois, et que je me fais une fête de retrouver, suis-je auprès d'eux ? Me voilà déçu, trompé, meurtri [...]. Voudrais-je donc que chacun parlât comme s'il allait mourir ? Tout cela est ridicule de présomption et de puérité²².

Cela dit, et ainsi que l'annonce ce dernier passage, la plupart des ajouts des *Carnets de Gilbert* de 1944 touchent un thème qui en 1931 n'était qu'effleuré : celui de la mort, conçue non pas tant comme le terme logique d'une existence que comme cette existence elle-même en ce qu'elle a de mesquin et d'absurde. C'est la mort dans la vie de celui qui passe ses jours à essayer d'oublier, de se dissimuler la monstruosité de la condition humaine, un état dont le personnage aime à rappeler les aspects les plus macabres : « Je n'attendrai pas l'extrême-onction pour die : « Délivrez-moi d'entre les morts ». Délivrez-moi d'entre ces cadavres parmi lesquels se traînent mes jours et mes nuits, et d'entre ceux-là surtout qui sont en moi, larves pourries, nées du néant, néant elles-mêmes, dont la puanteur m'empoisonne²³ ».

Tous ces changements font penser à une évolution, à une maturation intellectuelle qui ne se correspond plus complètement avec la personnalité du Gilbert de *L'Ordre*. Il y a, dans les *Carnets de Gilbert* de 1944, un pessimisme fondé, appuyé cette fois sur les certitudes d'une plus longue expérience de la vie, un pessimisme en somme qui ne relève plus de la simple affirmation, mais de la confirmation. De là le ton crépusculaire qui se dégage de plusieurs passages du texte ou l'on fait allusion aux années de jeunesse : « Nous n'avions à la bouche que le « renversement des valeurs ». Parbleu ! Indécis, égoïstes, lâches, il fallait bien à ces beaux dons prêter figure de vertus²⁴ ». De là aussi l'impression de bilan que trahissent certaines

²² *Ibid.* : 42-43.

²³ *Ibid.* : 57.

²⁴ *Ibid.* : 38.

réflexions : « Toute ma jeunesse j'ai cherché une église. L'âge vient, je le crains, ou je me contenterai d'une chapelle, en me juchant sur l'autel²⁵ ».

Dans ce genre de commentaires, propres d'un sujet expérimenté, l'image de Gilbert – qui, rappelons-le, est mort très jeune – s'éclipse en faveur de celle d'un Arland qui n'hésite pas à s'approprier la voix de sa créature pour nous livrer une vision du monde qui n'appartient plus qu'à lui. Ce mouvement se consolide dans les *Carnets* postérieurs, dans lesquels l'actualité de l'auteur s'imposera définitivement au souvenir du personnage : au demeurant, les *Carnets de Gilbert* constituent une œuvre de fiction qui permettra à Arland d'assumer progressivement sa propre réalité. Il le comprendra plus tard :

Tu te rappelles les *Carnets de Gilbert* ? Ce fut une sorte de collaboration. De là, à peine un livre, une cinquantaine de pages – mais qui me devinrent précieuses par la grâce d'un nouveau collaborateur. Pourtant, ces planches que composa Rouault, si je les trouvais admirables, je me suis d'abord étonné du sens qu'elles imposaient à mes notes. Je ne m'en étonne plus maintenant que trente ans ont passé. Tandis que j'écrivais en marge d'un roman, Rouault semble avoir prévu une histoire beaucoup plus longue, et sans fiction²⁶.

²⁵ *Ibid.* : 21. Ou par exemple, page 31 : « J'ai connu une vingtaine de femmes. Je n'ai pardonné à aucune le premier geste par où le dieu tombait ».

²⁶ M. Arland : *La nuit et...*, *op.cit.* : 170.